



**Atlas, de la série
«Heaven and Hell» de Vimala
Pons et Nhu Xuan Hua.**

PHOTO NHU XHUAN HUA
ET VIMALA PONS



Sans titre #4 de la série «Parallel Universes» de Randa Mirza (2006). PHOTO RANDA MIRZA, TANIT GALLERY

Heureuses hallucinations

Rien ne va plus. Les digues ont sauté. Avec un cerveau douché par une vague politique noire, la peau labourée par des moustiques assoiffés d'hémoglobine et des corps fouettés par le mistral, *Libération* a parcouru les 55^{es} Rencontres de la photographie en apnée, dans un sous-marin à la dérive. Le festival promettait de nous plonger «Sous la surface». En grattant la fine pellicule des apparences, nous voilà immergés dans une dimension où vampires, fantômes, militaires absurdes, scientifiques mabouls, écrans vivants et objets surréalistes s'en donnent à cœur joie. Quelle mouche a piqué les images pour qu'elles soient aussi folles jusqu'à atteindre le stade du *what the fuck* total? Bousculés, les repères traditionnels n'ont plus lieu d'être, la surface est poreuse entre l'histoire et l'imaginaire, le vrai et le faux, les hommes et les machines, les humains et les goules. A l'heure où le documentaire et le photojournalisme perdent du terrain, factice et fiction permettent de regarder de biais un monde absurde et violent. Sorte d'Alice(s) au pays des chimères, Vimala Pons et Nhu Xuan Hua ont par exemple

Tour d'horizon des expositions arlésiennes qui regardent de biais un monde absurde et violent et laissent place aux goules, fantômes et autres vampires.

Par
CLÉMENTINE MERCIER,
JÉRÉMY PIETTE
et **GILLES RENAULT**
Envoyés spéciaux à Arles

imaginé un panthéon féminin dans une installation à mi-chemin entre performance et photographie. *«Just trying to see how far this rabbit hole leads»* («J'essaye juste de voir jusqu'où va ce terrier de lapin»), dit un personnage de leur expo extraterrestre.

Ailleurs aussi, le monde s'est dédoublé: la photo d'archive militaire mute en défilé de mode grotesque, l'intelligence artificielle trafique l'histoire de l'agroalimentaire, l'Inde se hérissé de sculptures cocasses, le Liban, déchiré par les crises et la guerre, est un multivers, l'atelier d'un Luxembourgeois mute en laboratoire surréaliste, les artistes vampires envahissent la Colombie et la sensualité solitaire se vit en numérique. Traversée du festival en mode hallucinatoire, en se pinçant l'épiderme jusqu'au sang pour rester éveillé.

«Fashion Army» de Matthieu Nicol

«Quand j'ai montré pour la première fois ces images, on m'a demandé si je les avais fabriquées. Qui avait fait ces photographies ? Est-ce que c'est vrai ?» explique le curateur Matthieu Nicol, encore déconcerté par la mine d'or découverte il y a deux ans. Déjà révélées sous leur angle culinaire, les archives du Natick Soldier Systems Center, un centre de recherche et de développe-

ment de l'armée américaine installé dans le Massachusetts, constituent une des expositions les plus saisissantes des Rencontres. Sur ces photographies des années 60-90, des hommes et des femmes au regard perdu portent des ahurissants uniformes de l'armée: sous-vêtements balistiques, équipements de protection, chapeaux, casques, habits expérimentaux, grosses lunettes... Saisis sur fond neutre, en studio, parfois devant des couleurs acidulées, les modèles ont plus l'air de se rendre à un bal masqué que sur une zone de conflit. Comment une telle chose est-elle possible ?

Catalogue extravagant, lookbook rétrofuturiste louchant entre la photographie de mode et la photographie d'identité, *«Fashion Army»* ressemble à une publicité anachronique pour Balenciaga ou Carhartt. Matez l'incroyable besace argentée que tient à bout de bras un soldat sous un imperméable en plastique! *«C'est drôle et c'est pas drôle, abonde Matthieu Nicol. Il y a un côté lol évident. On y voit une pantomime, des regards crispés. Mais n'oublions pas que ce sont des images produites par la machine de guerre de l'armée américaine, une industrie immense et superpuissante.»*

Découvertes sur Internet par ce collectionneur et iconographe de talent, ces photo-

ARLES

SPÉCIAL

graphies ont d'abord surgi sur des sites survivalistes. Puis Matthieu Nicol a tiré sur le fil pour en rassembler près de 14 000. *«Beaucoup de mystère entoure ces images déclassifiées sur lesquelles l'armée ne veut pas me répondre. Je ne suis ni historien, ni sociologue, ni universitaire. Mon angle est iconographique.»* Redonnant une valeur à ces images dingues et oubliées, «Fashion Army» pointe l'obsolescence programmée, l'incongruité des effets de mode (et la radioactivité?) de la simulation en matière militaire.

Ground Control,
jusqu'au 29 septembre.

«Le Fermier du futur» de Bruce Eesly

C'est une exposition qui commence soft – quitte à frôler le plan-plan – avec un cliché datant des années 50: un couple d'agriculteurs caresse une vache. Puis cette autre image mignonne en mode papier peint où l'on voit des abeilles qui butinent quelques fleurs sauvages. Alors pourquoi non loin cet homme qui inspecte ses haricots nous semble louche? On fait quelques pas encore et là on se demande si on n'aurait pas interverti nos compléments alimentaires avec les champis de la veille: un individu embrasse fougueusement une courge géante. Un enfant bien peigné pose avec un céleri plus gros que son tour de poitrine. Deux vieillards tiennent des méga courgettes comme s'il s'agissait de violoncelles. Bienvenue dans la «ferme du futur» imaginée par l'artiste – et jardinier – Bruce Eesly. Le Berleinois de 40 ans travaille à

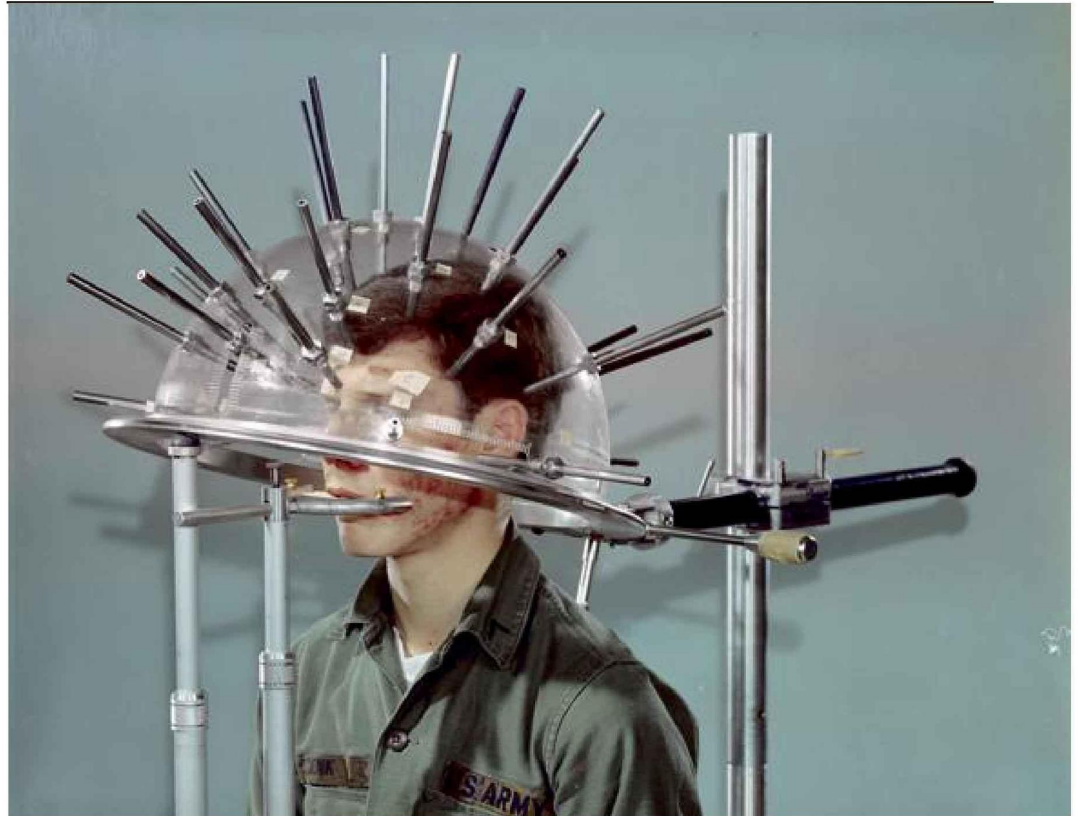
partir de photographies d'archives et d'images générées artificiellement afin de concevoir ces clichés qui questionnent l'impact écrasant de la «révolution verte», ce bond technologique qui a permis l'avènement de l'agriculture industrielle à partir des années 60. Alors bien sûr, avec l'IA, l'artiste pousse les curseurs aux confins de l'absurde et crée de toutes pièces cette histoire de producteurs de légumes géants (une fâcheuse compagnie Kooma, responsable de la prolifération de semences hybrides et autres dérivés d'engrais) mais en même temps, serait-il si bête d'y avoir cru? Ce n'est pas tant la grosseur excessive d'un chou de Bruxelles qui fait tiquer en premier que ces peaux plastifiées qu'arborent les figures humaines de ce conte écolo-barjo.

Croisière, jusqu'au 29 septembre.

«Les vampires n'ont pas peur des miroirs»

«Qu'est-ce que la réalité? La réalité, c'est de la merde», dit un protagoniste dans le génial *Los Vampiros de la Miseria* de Carlos Mayolo et Luis Ospina, film montré dans l'étonnante exposition qui révèle El Grupo de Cali, un gang d'artistes colombiens des années 70 et 80. Dans une équipée sauvage en 1978, caméra au poing, les deux cinéastes pourfendent l'esthétique documentaire en vogue de la «porno-misère» qui, tel un vampire, suce le sang des fous, des égarés et des enfants des rues au cœur de Cali, ville livrée aux cartels de la drogue. Portée par une génération de cinéastes, écrivains et photographes inventifs, la troisième ville de Colombie devient

- «Fashion Army» de Matthieu Nicol. PHOTO MATTHIEU NICOL
- «Le Fermier du futur» de Bruce Eesly. PHOTO B. EESLY
- «Liquid Love Is Full of Ghosts» de Marilou Poncin. PHOTO GALERIE LAURENT GODIN



alors Caliwood, un haut lieu de la cinéphilie où naît le Tropical Goth, une esthétique sombre, gore et violente. A Caliwood, dans ces années-là, on tourne des films de fiction et on fait des photos pleines d'humour noir avec vampires et goules aux dents pointues. Parmi ces artistes, le photographe Fernell Franco, ami des prostituées et observateur des quartiers pauvres immortalise une très jeune femme sur un lit qui ressemble à la créature du film *l'Exorciste*. Sur une autre photo, il démultiplie une autre jeune femme aux cheveux noirs jusqu'à ce que son visage blanc flotte sur un fond noir, tel un fantôme. Oscar Muñoz, son copain, imprime des spectres sur des rideaux de douche pour les accrocher au plafond tel des pendus. Plus récemment, Ana María Millán et Monica Res-

trepo filment des danseuses groovy dans les champs de canne au son de *Thriller* de Michael Jackson (*Cali Choreography*, 2007). Les vampires, à Caliwood comme ailleurs, sont éternels.

[Eglise des Trinitaires jusqu'au 25 août.](#)

«L'Ordre des choses» de Michel Medinger

Des singes, des pattes de poulet, des cuisses de grenouille écorchées, des têtes de mort, des poupées démantibulées... Qu'est-ce donc que ce capharnaüm macabre et réjouissant ? C'est l'atelier du Luxembourgeois Michel Medinger, reconstitué en partie à la chapelle de la Charité et mis en scène par la curatrice Sylvie Meunier. Là, dans cet ancien couvent des Carmélites, paré de dorures et d'angelots, la frontière entre

alchimie surréaliste et laboratoire photographique s'est estompée. Sur des cloisons mobiles et de gros caissons lumineux, on trouve des taxidermies, des poires avec des ailes, des cactus avec des yeux, une vierge qui donne la fessée au petit Jésus et des mini crânes sur patins à roulettes. Chimiste de formation et marathonien de haut niveau – il a couru aux Jeux olympiques de Tokyo en 1964 –, Michel Medinger, né en 1941, a pratiqué la photographie en autodidacte. D'abord peintre avant d'être photographe, il s'est représenté sous les traits de Rembrandt avant de photographier les outils de jardin de son père. Ce collectionneur d'objets bizarres leur donne vie dans des natures mortes, et des petites boîtes, sortes de mondes parallèles où règnent l'humour noir et la fantaisie sous influence de

Robert Mapplethorpe et Joel-Peter Witkin. Une œuvre à part, vraiment très très bizarre.

Chapelle de la Charité,
jusqu'au 29 septembre.

«Manège fantôme» de Mo Yi

Spontanément, on ne peut penser à aucun autre nom d'artiste convié au sommet de la photographie internationale qui aurait, dans une vie antérieure, exercé le métier de footballeur professionnel. Va donc pour Mo Yi qui, par-delà ce signe particulier, se pare aussi des atours de la coquetterie, indispensable pour infiltrer le présent attelage dépareillé. En activité, boîtier en main – mais aussi parfois accroché dans la nuque – depuis le début des années 80, l'homme promène ici son, ou plutôt ses regards obliques dans l'espace public chinois, qu'il arpente en suivant les déplacements de quidams (à l'instar de l'Irlandais Eamonn Doyle, révélation 2016 des mêmes Rencontres); de même que, cadré à la va-comme-je-te-pousse, il se met en scène, impassible, cependant qu'on ne résiste guère, de ce côté-ci de la planète, à la tentation d'un sous-texte où affleurerait la critique d'un panurgisme soumis à l'intransigeance du régime. Passé autrefois par la case prison, du reste, Mo Yi se fond ainsi dans la foule, pour mieux en révéler l'inquiétante normalité, au détour de parties du corps (dos, têtes, jambes) conférant à l'ensemble une tournure expérimentale sciemment de guingois.

Mécanique générale
jusqu'au 29 septembre.

«Liquid Love Is Full of Ghosts» de Marilou Poncin (Prix découverte)

Un festival artistique qui se respecte a son instant fétichiste. Qu'on se le dise. Et on remercie tout particulièrement la jeune Marilou Poncin (née en 1992, passée par les Beaux-

Arts de Lyon, la Gerrit Rietveld Academie et l'Ensad, ici présentée par la galerie Laurent Godin) pour ses trois sublimes installations vidéo peuplées de sensorialités éternelles et d'âmes humaines solitaires qui tombent amoureuses d'objets technologiques dernier cri, que ce soit une étrange combinaison émettrice de sensations érogènes, un écran plus-que-tactile ou une voiture high-tech avec multiples bosses de carrosserie (en mode *néo-bulges*). Ces trois chants d'amour, d'une esthétique proto-Cronenbergienne (faites-nous une suite à *eXistenZ!*), souffle le chaud et le froid, sur des peaux organiques et synthétiques, promettant un futur où les possibilités de pallier l'isolement sont infinies. C'est *what the fuck* mais c'est également réconfortant de voir qu'un avenir polyamoureux est possible avec nos écrans.

Espace Monoprix,
jusqu'au 29 septembre.

«Baroque du quotidien (2014-2019)» de Rajesh Vora

Les aficionados de la photographie vernaculaire – la photo amateur recherchée et très exposée aujourd'hui – vont trouver à Arles un maître professionnel. Il s'appelle Rajesh Vora, habite à Bombay et a photographié la région agricole du Pendjab. C'est en travaillant sur les phénomènes migratoires dans cet Etat du nord de l'Inde que le photographe a découvert un curieux phénomène: des sculptures décoratives en forme de tracteurs, avions, haltérophiles, chars de combat, voitures, lotus géant ornent souvent les toits des maisons. Sortes de protubérances architecturales, elles cachent en fait les réservoirs d'eau des maisons individuelles, alimentées en eau par une pompe dans le sol. Mais elles indiquent surtout l'histoire du propriétaire de la maison, logement en général vide l'été à la saison sèche, et

habité l'hiver quand il fait plus frais et quand la famille se réunit pour les fêtes. Ces enseignes géantes racontent surtout comment et où le propriétaire a fait fortune: une tour Eiffel ou un avion Air France indiquent que l'origine de la richesse vient de France, une statue de la Liberté désigne les Etats-Unis. Rajesh Vora a parcouru 6 000 kilomètres, visité 150 villages pour les photographier. En Inde, on appelle ces décorations monumentales aux formes naïves «des chefs-d'œuvre», chefs-d'œuvre *what the fuck* n'est-ce pas?

Maison des peintres,
jusqu'au 29 septembre.

«Beirutopia» de Randa Mirza

Mais que fait cette blonde tout sourire, les doigts en V, signe de la victoire, devant un char militaire et ce type allongé qui boit tranquillou un Coca au milieu d'une rue en flammes? Lauréate du Photo Folio Review, Randa Mirza a manipulé des images de la guerre civile libanaise pour leur faire faire n'importe quoi dans sa série *Parallel Universes* (2006-2009). «J'ai grandi avec la conviction que la catastrophe avait déjà eu lieu jusqu'au jour où je me suis retrouvée, trente ans plus tard, propulsée par une terrible explosion dans les rues de ma ville détruite», dit-elle à propos de l'événement du 4 août 2020 à Beyrouth. Sensible aux crises politiques, financières et sociales du Liban, la plasticienne étudie le chaos ambiant pour livrer une œuvre protéiforme dans laquelle chaque série ausculte les fractures et les effets de dissociation qu'ils produisent. Entre clichés de vrais immeubles pendant l'épidémie de Covid (série «We Promise, We Deliver», 2020) et photographies d'affiches publicitaires vantant des constructions immobilières qui ne verront jamais le jour («Beirutopia», 2010-2020), la ressemblance est ténue. Il y a aussi ces

vues de Beyrouth, avant et après l'explosion, que l'on regarde à travers des jumelles, comme si c'était des maquettes plutôt qu'une ville vraiment détruite. Randa Mirza secoue l'image photographique pour mieux souligner les pertes de repères de la vie réelle. Saisissant. Et troublant. ◀

Maison des peintres,
jusqu'au 29 septembre.



«Vampiras en la Sabana». PHOTO M. I. RUEDA



«Red Streets» de Mo Yi. PHOTO UCCA CENTER



S'amuser, dans «l'Ordre des choses» de Michel Medinger. PHOTO AUTAAI. CNA

